

L'OPINION PUBLIQUE.

JEUDI, 19 JANVIER, 1871.

LES ELECTIONS MUNICIPALES.

Montréal est à la veille de renouveler les tiers de sa représentation. Déjà les ambitions s'agitent et les candidatures se posent. Il s'opère, dans l'esprit public, un réveil salutaire dans le sens d'une meilleure surveillance des grands intérêts en jeu au Conseil de Ville, et de la nécessité de choisir des hommes intègres et capables pour faire face aux éventualités.

Au reste, notre édilité, prise comme corps, est déjà très-forte, comparativement du moins. Les progrès de la Ville et son bon crédit le témoignent hautement. Nous avons une dette respectable, un petit passif de cinq millions que pourraient nous envier des Etats de cinquième ordre. Mais, hâtons-nous de le dire, notre dette a été contractée sur le grand principe économique de *Jay Cooke*: qui s'endette s'enrichit. A la lettre même, c'est vrai pour Montréal. Notre passif est représenté par un actif réel plus qu'équivalent, sous forme d'améliorations magnifiques qui ont centuplé la valeur de la propriété foncière et font l'admiration des étrangers. Notre système d'approvisionnement d'eau, particulièrement, est jugé le meilleur, et les plus grandes villes du monde n'ont rien de comparable, au dire des hommes les plus compétents. Les incendies sérieux, si désastreux pour les cités quelque peu considérables, sont en quelque sorte devenus une impossibilité, en même temps que l'alimentation liquide est très-saine et très-abondante. Elle est immense, la somme d'avantages et de profits représentée par notre aqueduc, auquel on travaille en ce moment à donner le dernier perfectionnement et la plus grande capacité. Ces avantages et ces profits se soldent de toutes façons et frappent tous les yeux: le pauvre comme le riche en reçoit sa large quote-part. Beaucoup d'autres améliorations, contre lesquelles on a dans le temps beaucoup crié, ont produit des résultats presque aussi favorables, et dont nous jouissons tout en maudissant la Corporation et en jurant de bon cœur que tous ses membres ne sont que des pillards.

Le service d'une telle dette, l'administration d'une telle Ville ont crée un budget qui va de pair avec le reste et qui est aussi gros, moins quelques bribes, que celui du gouvernement de la Province de Québec.

Eh! bien, tout cela est si bien arrangé, si bien agencé, si bien conduit que le crédit de Montréal est des plus solides, ses bons recherchés par les meilleures capitalistes et cotés à prime sur les meilleurs marchés monétaires. Bien des gouvernements ne pourraient en dire autant.

Nous ne disons là rien de nouveau: il y a une chose que tout le monde sait également, mais à laquelle on ne réfléchit pas assez. C'est que tous ces résultats ont été obtenus par une administration gratuite, par un corps d'hommes respectables et dévoués qui ont donné sans rémunération ni indemnité leurs veilles et le concours de leur expérience précieuse pour promouvoir les intérêts de leurs concitoyens. C'est là un trait admirable pour Montréal et qui peut justement faire dire qu'elle a su réaliser en peu de temps les progrès étonnants des grandes cités plusieurs fois séculaires, tout en conservant les vertus de désintéressement et de dévouement qui caractérisent d'ordinaire les peuples naissants.

Combien de ministres n'ont réussi, avec d'énormes traitements, qu'à nous faire de la mauvaise politique et de la mauvaise finance!

Nous avons donc raison de dire que Montréal peut se vanter d'avoir une des meilleures administrations municipales. Tout le personnel n'y est point parfait. Il y aurait à émonder quelque part. D'ailleurs, le travail d'épuration est déjà commencé. Le Quartier St. Louis a noblement ouvert la marche. Il va donner congé à une vieille nullité pour se faire représenter par un jeune avocat de talent, M. Onésime Loranger.

C'est d'un bon augure. Les hommes forts et honnêtes vont devenir de plus en plus nécessaires. La ville a beaucoup fait, mais elle ne fait que commencer, puisqu'il n'y a rien de fait tant "qu'il reste quelque chose à faire." Or, ce qui reste à faire pour Montréal est tout simplement gigantesque. Il faut un vaste entrepôt, un immense point d'arrêt sur la grande ligne projetée entre les deux océans, le Pacifique et l'Atlantique, à travers notre Territoire. Le chemin se fera, la question est posée, la lutte est engagée entre Montréal et Toronto. Ce n'est pas une piètre concurrence que celle de la fière cité haut-canadienne. Il y a déjà longtemps que, devinant l'avenir, elle a ouvert force lignes ferrées pour relier l'intérieur à elle, dans l'espoir de rapprocher la grande ligne et de ravir à Montréal ses grandes chances de devenir l'entrepôt de l'Ouest. Cette lutte pacifique soulève tout un monde de nouveaux progrès et de nouveaux millions pour Montréal: creusement et agrandissement de nos havres, aide

à donner au chemin de fer du Nord, localisation des lignes et des terminus, extension du Grand-Tronc à l'Est de la ville par la rue des Commissaires, etc., etc. On ne saurait donc apporter trop de soin dans le choix des nouveaux conseillers. L'honneur et l'intérêt de la ville l'exigent.

J. A. MOUSSEAU.

LES TRAITRES!

Les protes! quelle engeance? Ils sont tous pour le *Nouveau Monde*. Ceux qui en doutent n'ont qu'à lire notre bout d'article du dernier numéro sur ce journal. Nous voulions dire, pour signaler son grand "vaisseau de ligne," que son "impayable étui" avait d'autres diamants. Et nos protes nous ont fait dire "impitoyable étui."

Ils nous ont aussi fait dire "esprit de colère" au lieu de *esprit de coterie*.

EUGÉNIE.

"Eugénie—(E. Marie de Montijo) impératrice des Français, née à Grenade (Andalousie) le 5 mai 1826, est la seconde fille du comte de Montijo, Grand d'Espagne et de Marie Manuela Kirkpatrick de Closeburn. Par son père, elle descend de la noble et ancienne famille de Parto Carrero, émigrée de Gênes en Estramadure, au XIVe siècle, et qui, par suite de diverses alliances, acquit le droit de porter les noms de Gueman, Fernandez, Cordova, La Cerda et Leira, et réunit les trois grandesses de première classe de Teba, Banos et Mora. Par sa mère, née aussi en Andalousie, elle appartient à une famille écossaise catholique qui fut obligée de s'exiler à la chute des Stuarts. Elevée tour-à-tour en France et en Angleterre, elle passa la plus grande partie de sa jeunesse à voyager avec sa mère, sous le nom de comtesse de Téba. En 1851, elle parut aux fêtes de l'Elysée, et s'y fit remarquer par les grâces de sa personne. Après la proclamation de l'Empire (2 décembre 1852) Napoléon III, préoccupé de l'avenir de sa dynastie, convoqua aux Tuileries, le 22 janvier 1853, les grands corps de l'Etat et annonça officiellement le choix qu'il avait fait d'une épouse.

"Son discours faisait connaître en même temps à la nation et à l'Europe les motifs de ce mariage, contracté en dehors des traditions des alliances souveraines. Opposant le souvenir de la première femme de Napoléon Ier à celui de Marie Louise, et de la duchesse d'Orléans, l'empereur y présentait son union "comme une affaire privée," résumant ainsi les qualités de la personne qu'il avait choisie.

"Celle qui est devenue l'objet de ma préférence est d'une naissance élevée. Française par le cœur, par l'éducation, par le souvenir du sang que versa son père pour la cause de l'empire, elle a, comme Espagnole, l'avantage de ne pas avoir en France de famille à laquelle il faille donner honneurs et dignités. Douée de toutes les qualités de l'âme, elle sera l'ornement du trône, comme au jour du danger, elle deviendrait un de ses plus courageux appuis. Catholique et pieuse, elle adressera au ciel les mêmes prières que moi pour le bonheur de la France; gracieuse et bonne, elle fera revivre, dans la même position, j'en ai le ferme espoir, les vertus de l'impératrice Joséphine..."

"Le mariage fut célébré le 20 janvier 1853, à Notre-Dame, avec toute la pompe qui convenait au rang où la comtesse de Téba était élevée. La commission municipale de Paris vota une somme de 600,000 francs, pour offrir une parure à l'impératrice; mais elle désira que ce crédit fut employé en charités, et il fut affecté à la fondation d'un établissement d'éducation professionnelle pour de jeunes filles pauvres. L'impératrice prit sa résidence au palais des Tuileries au milieu des dames et des dignitaires des différents titres qui composèrent sa maison. Mais elle passa, ainsi que l'empereur, une assez grande partie de l'année au Château de Saint Cloud. Pendant la saison des eaux, elle fit son séjour de préférence à Biarritz (Basses Pyrénées), d'où elle exécutait volontiers quelques excursions en Espagne. Le 16 Mars 1856, elle a donné le jour à un fils qui porte le titre de prince Impérial. L'impératrice a traversé avec l'empereur plusieurs régions de la France et l'a accompagné, au mois d'Avril 1855, en Angleterre dans sa visite à la reine Victoria. Elle eut d'autres entrevues avec la reine d'Angleterre. Notamment en 1867, celle d'Osborne, signalée par de grandes démonstrations d'amitié. Lors du départ de l'empereur pour l'expédition d'Italie 1859, elle reçut la régence de l'empire. Dans les mois d'Août et Septembre 1860 elle a encore suivi l'empereur dans le grand voyage qu'il fit dans le midi de la France, en Savoie, à Nice et jusqu'en Algérie. Pendant le séjour de l'empereur à Vichy, en 1861, elle a résidé à Fontainebleau où le Conseil des ministres a continué de se réunir sous sa présidence. Plus tard, pendant le voyage prolongé que fit l'empereur en Algérie, elle eut le titre, et exerça les fonctions de régente (29 avril, juin 1865.) Au commencement de juillet 1866, on a beaucoup remarqué le voyage de l'impératrice à Amiens, au milieu d'une épidémie cholérique et la visite qu'elle fit aux malades dans l'hôpital de cette ville. Le même mois, elle faisait avec le prince impérial un voyage officiel en Lorraine et assistait à Nancy, à la fête commémorative de la réunion de cette province à la France. Au mois d'Août 1869, à l'occasion du centenaire de Napoléon Ier, elle se rendit en Corse avec le prince impérial, visita Toulon et une partie du Midi, tandis que les bruits les plus alarmants sur la santé de l'empereur faisaient remarquer d'avantage son absence.

"Pendant toute la première moitié de la même année, il fut grandement question d'un projet de voyage de l'impératrice en Egypte, à propos de l'inauguration du canal de Suez, et de là, en Terre-Sainte; puis jusque dans nos plus lointaines colonies de l'Orient. Son départ eut lieu aux premiers jours d'Octobre; elle se rendit sur le vapeur *L'Aigle* d'abord à Venise, puis à Constantinople, et de là à Port-Saïd, visita les principaux monuments de la Turquie et de l'Egypte, alla mouiller dans la mer Rouge en suivant le nouveau canal, fut reçu partout avec de grandes démonstrations et rentra dans les derniers jours de novembre.

"L'impératrice a prouvé du reste qu'elle porte une très-vive attention aux intérêts maritimes de la France et aux études géographiques. Au mois de juillet 1869, elle a doté, sur sa cassette particulière, la Société de Géographie de Paris d'un capital de 200,000 francs, pour décerner un prix annuel de 10,000 francs au Français qui aura accompli le plus important voyage d'exploration ou de découverte. On lui attribue aussi, à tort ou à raison, une plus ou moins grande influence sur la direction de la politique impériale, surtout en ce qui concerne la question religieuse, soit à l'intérieur, soit dans nos relations avec les autres nations catholiques et de race latine."

A cette biographie de Vapereau nous n'avons qu'à ajouter ce qui suit:

Au départ de Napoléon III, pour la fatale campagne de Prusse, Eugénie fut nommée régente. On dit, lorsque les malheurs fondirent sur la France, qu'elle montra beaucoup d'énergie et se montra disposée à adopter tous les projets qui auraient pour but de sauver la patrie en danger. Un jour vint où il fallut partir. C'était après Sedan; l'empire était détruit, la dynastie Napoléonienne condamnée à tout jamais. Elle se réfugia en Angleterre avec son fils. Si l'on en croit la rumeur, elle se serait opposée jusqu'à présent à toutes les intrigues qui ont eu lieu en faveur du rétablissement de l'empire.

On sait que l'impératrice Eugénie a été depuis vingt ans la reine de la beauté, et de la mode en Europe. Charitable, généreuse, distinguée dans ses actions et ses paroles, elle a beaucoup contribué à relever le prestige de l'empire. C'est, dit-on, une femme ambitieuse, aimant les situations étonnantes, les coups de théâtre, les résolutions énergiques, vive, ardente et passionnée.

ALEXANDRE DUMAS.

Le plus fécond et le plus brillant romancier du 19ème siècle est mort, le 6 décembre, à Neuville, près de Dieppe.

Sa mort n'a pas produit l'émotion qu'elle aurait créée dans tout autre temps. Tous les écrivains cependant s'efforcent d'appeler l'attention publique sur la mémoire de cet homme. Voici ce que dit Frédéric Gaillardet qui n'était pas son ami:

Alexandre Dumas était tout à la fois un enfant et un géant. Il a produit plus qu'aucun écrivain n'a jamais produit (800 volumes, je crois,) et il n'a pas su vivre heureux avec le fruit de ce travail cyclopéen. Il a gagné des millions et il est resté pauvre. Pourquoi? Parce que l'ordre et le respect de lui-même lui ont manqué. Mais il restera comme le plus grand dramaturge de l'école moderne, et le plus intéressant, le plus séduisant des romanciers. Le malheur de beaucoup d'écrivains est de n'avoir pas écrit assez, le sien est d'avoir trop écrit, ou du moins trop signé. Il pouvait dire avec le poète latin *exegi monumentum*, mais il a pris plaisir à encombrer ce monument de décombres dont il faudra le débayer. Il a eu du ciel cette faveur donnée à bien peu de célébrités d'avoir un fils dont le talent est différent, mais au moins l'égal du sien. Il se survit ainsi dans ce fils qui a réussi en suivant une voie toute opposée à celle de son père, qu'il a comblée et en quelque sorte rectifiée. Cette filiation glorieuse est tout un enseignement pour les lettres, et elle a été une consolation suprême pour le grand défunt, qui en a eu une autre, disent ses amis, celle d'avoir connu la chute de l'empire qu'il exérait, sans avoir appris les désastres de la France qu'il adorait.

Louis Veillot n'a cessé depuis le 4 septembre de flageller la république. On lit dans un de ses récents articles ces paroles énergiques:

Moi chrétien catholique de France, vieux en France comme les chênes et enraciné comme eux; moi fils de la sueur qui arrose la vigne et le blé, fils de la race qui n'a cessé de donner des laborieux, des soldats et des prêtres, sans rien demander que le travail, l'Eucharistie et le sommeil à l'ombre de la croix; moi, enfin, fidèle à toute la tradition et à tout le cœur de ma vieille patrie pleine de bonne fierté et de bonne gloire, voici mon intolérable affront qui me fait rougir, non plus à la joue mais dans l'âme: Je suis constitué, gouverné, régi, taillé par des vagabonds d'esprit et de mœurs qui ne sont ni chrétiens ni catholiques, c'est-à-dire, par le fait, qui ne sont pas Français, n'ayant rien du culte de la patrie. Ces gens-là sont venus des pays d'hérésie, des juiveries errantes, de lieux pires encore, des cavernes et des terres maudites où le nom de Jésus-Christ n'est pas connu. Les uns n'ont pas reçu le baptême, les autres l'ont gratté de leur front.

Renégats ou étrangers, ils n'ont ni ma foi, ni ma prière, ni mes souvenirs, ni mes attentes. Mon âme n'espère pas avec eux, leurs cœurs ne battent pas avec mon cœur: en quoi donc sont-ils mes concitoyens? Ou ils ne sont pas Français, ou je ne le suis plus. Or, ils me gouvernent, ils sont mes maîtres, ils ont le pied et la main sur ma vie, ils me font sentir l'insolence de leur domination jusque dans cette église, le sanctuaire de la patrie, où ils n'entrent jamais. Sur le seuil, ils insultent mon prêtre, ils viendront l'insulter jusqu'à l'autel, ils viendront l'arracher de l'autel quand il leur plaira;

Quand je dis que je suis trompé, je m'abuse. Je ne suis pas trompé, je suis conquis. Je suis sujet de l'hérétique, du juif, de l'athée et d'un composé de toutes ces espèces qui n'est pas loin de ressembler à la brute. Est-ce que cela durera toujours?

Il faut avouer que Louis Veillot profite largement de la liberté de la Presse sous le nouveau régime. Il ne se gêne pas de dire sa façon de penser.